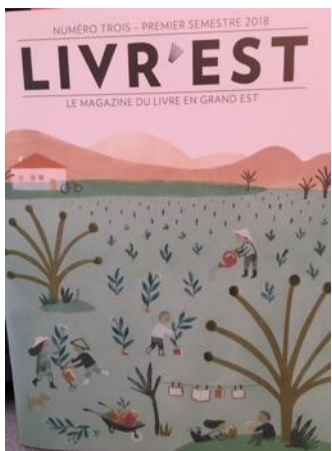


MAGAZINE



(DR)

Chapeau conique, vision d'Asie réinvestie et partagée avec des suspensions livresques... L'univers graphique de l'illustratrice Suzy Vergez figure en couverture du troisième numéro de *Livr'Est*. Au sommaire de ce numéro semestriel : un zoom sur les booktubeurs, nouveaux prescripteurs littéraires; le portrait du libraire Jean-David Henninger qui a ouvert une nouvelle librairie généraliste à Haguenau, La Marge, etc. Et enfin, la recension des 187 ouvrages parus au premier semestre 2018 chez 51 éditeurs du Grand Est. Magazine dédié aux productions éditoriales des éditeurs indépendants, des auteurs et illustrateurs implantés dans la grande région, il est diffusé prioritairement aux libraires et bibliothécaires. Et en ligne dans une version enrichie sur les sites des associations de la CIL (cilsalsace.com), Interbibly (interbibly.fr) et LLL (librairies-lorraine.blogspot.com)

MUSIQUE A Hunawehr

Métamorphoses de Capella Sacra

Pour son ouverture de saison, consacré aux Lamentations, l'ensemble professionnel Capella Sacra, dont le directeur musical est Cyril Pallaud, se produira samedi 15 septembre à 20h à l'église fortifiée St-Jacques de Hunawehr. Au programme, la *Troisième Leçon des Ténèbres* de François Couperin - né il y a 350 ans - et la *Deuxième leçon des Ténèbres* de Joseph-Hector Fiocco, grand compositeur baroque flamand, aujourd'hui oublié. Morgane Heyse (soprano) et Coline Dutilleul (mezzo-soprano) seront les deux solistes accompagnées par Kevin Bourdat à la viole de gambe et Cyril Pallaud à l'orgue.

Billetterie (réservations conseillées : FNAC Spectacles et Cave vinicole de Hunawehr. Renseignements sur www.capellasacra.com et au 07 71 05 37 77

EN BREF

STRASBOURG

Quai des arts

C'est une première édition qui se posera dans le cadre assez exceptionnel de la Presqu'île Malraux à Strasbourg : dimanche 9 septembre, de 10 h à 18 h, se tiendra un marché tenu par des artistes opérant dans différentes techniques et manifestant différentes sensibilités. La manifestation est parrainée par le peintre strasbourgeois Patrick Bastardoz.

EXPOSITION Au musée Hurrle à Durbach

Une nature pas si morte que cela

Par-delà les siècles et les esthétiques, un même intérêt pour une peinture du silence et de l'objet inanimé : la nature morte déroule, au musée Hurrle de Durbach, près d'Offenburg, son long cortège de fleurs, fruits, légumes, gibiers ou poissons morts, en un dialogue entre art ancien et art contemporain.

« **Q**uelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux », écrivait Blaise Pascal, dont le rigorisme moral ne l'incitait pas à manifester trop de tendresse envers les artifices de l'art. Comment s'extasier de la représentation d'une cruche, d'un pain, d'une pêche ou d'un lièvre mort qui, dans la réalité, capteraient à peine votre attention ?

Loin du fracas de la peinture d'histoire, des scènes mythologiques ou religieuses, le modeste genre de la nature morte a su jouer des coudes et acquérir ses lettres de noblesse dans la Hollande et la Flandre du XVI^e siècle. Bientôt, dans toute l'Europe, s'imposera ce calme regard posé sur des choses familières, inanimées, qui ne suscitent pas nécessairement l'admiration évoquée par l'auteur des *Pensées*. On parlera de *Stilleven* dans la Flandre du milieu du XVII^e siècle, de *Stilleben* en Allemagne et *Still-life* en Angleterre. Une « vie immobile », donc, qui trouvera en France une appellation un rien plus funèbre : une nature morte...

Vie immobile ou nature morte ?

« En Europe du Nord, il n'y a pas ce regard tristement connoté qu'on retrouve dans le terme français. On y prend ces compositions, même celles qui réunissent des choses périssables comme les fleurs ou les fruits, pour ce qu'elles sont : un assemblage qui attire l'œil par les couleurs, les textures, la simplicité du sujet. Alors que le terme français induit cette notion



Dead rooster (le coq mort) de David Nicholson. DROITS RÉSERVÉS

d'une absence de vie et souligne le caractère éphémère de l'existence », remarque Katrin Hess. Responsable du musée Hurrle de Durbach, elle a conçu cette

exposition, intitulée *Ces choses qui nous bercent. Les natures mortes à travers les siècles* - le titre allemand étant *Das Lied der Dinge (Le chant des objets)*. L'accrochage croise la collection montée par l'homme d'affaires allemand Rüdiger Hurrle, à l'origine du Museum für Aktuelle Kunst à Durbach, et le fonds de la galerie Haas (Berlin et Zürich). Cette dernière s'est notamment spécialisée dans le genre de la nature morte et dispose de tableaux anciens qui font écho, ici, aux œuvres modernes et contemporaines, habituel registre du musée badois. « Sur les 78 œuvres de l'exposition, un petit quart est constitué de peintures allant du XVII^e au début du XIX^e siècle », indique Katrin Hesse.

N'espérez pas y trouver un Chardin ou un Brueghel de Velours ! Les moyens du Museum für Aktuelle Kunst de Durbach ne lui permettent pas de monter des projets incluant des chefs-d'œuvre réalisés par des stars de l'histoire de l'art. Sa ligne s'est toujours caractérisée par des thématiques privilégiant, mais sans s'y restreindre, une scène artistique allemande, souvent talentueuse, mais demeurée à l'ombre des grands

ténors ayant monopolisé toute la lumière ces dernières décennies - les Richter, Baselitz, Polke, Kiefer...

Un intérêt persistant

Pas de *name dropping* à pratiquer donc, dans cette évocation

UN GENRE MINEUR ?

Ce n'était certes pas, dans la peinture ancienne, le genre le plus noble. L'histoire de l'art retient combien, dans la France du XVII^e siècle, l'Académie royale de peinture et sculpture portait un regard condescendant sur la nature morte. On aurait cependant tort de croire que cette dernière ne trouvait aucun intérêt auprès d'un public érudit de collectionneurs. Lorsque, en 1656, l'Académie entend rendre hommage à son puissant protecteur, Mazarin, elle lui offre « deux beaux tableaux », dont « une nature morte de fruits » peintes par Pierre-Antoine Le Moyne. La preuve qu'un tel sujet, non seulement ne constituait pas une offense au bon goût, mais pouvait trouver les faveurs d'un grand amateur de peinture comme le ministre du roi. Et quelques années plus tard, en 1688, l'architecte André Félibien notait, dans cette truculente graphie du Grand Siècle que nous conservons : « Il y a [...] une chose à observer, c'est que tous ceux qui ont été reçus dans l'Académie y ont été admis pour différents talents. Et bien que les peintres qui traitent des histoires et des sujets les plus nobles doivent être plus estimés que ceux qui ne représentent que des paysages, ou des animaux, ou des fleurs, ou des fruits ou des choses encore moins considérables, cependant on ne laisse pas parmi ces derniers d'en rencontrer qui ont tant d'habileté et de sçavoir dans les choses dont ils se mesurent que les plus habiles d'entre eux sont souvent beaucoup plus estimés que d'autres qui travaillent à des ouvrages plus relevés. » Qui dira alors que la nature morte était, dans la peinture ancienne, un genre mineur ?

S.H.



Le thème du bœuf écorché, cher à Rembrandt et Soutine, revisité par Norbert Tadeusz en 1983. PHOTO DNA - S.H.